

taires, si rudes en apparence, et à qui l'habitude de la guerre communique cet absolu glacial, si nécessaire sur les champs de bataille.

Le lendemain, quelques journaux contenaient, sous des rubriques différentes, ces différents articles :

M. le baron Hulot d'Ervy vient de demander sa retraite. Les désordres de la comptabilité de l'administration algérienne, qui ont été signalés par la mort et par la fuite de deux employés, ont influé sur la détermination prise par ce haut fonctionnaire. En apprenant les fautes commises par des employés en qui malheureusement il avait placé sa confiance, M. le baron Hulot a éprouvé dans le cabinet même du ministre une attaque de paralysie.

M. Hulot d'Ervy, frère du maréchal, compte quarante-cinq ans des services. Cette résolution, vainement combattue, a été vne avec regret par tous ceux qui connaissent M. Hulot, dont les qualités privées égalent les talents administratifs. Personne n'a oublié le dévouement de l'ordonnateur en chef de la garde impériale à Varsovie, ni l'activité merveilleuse avec laquelle il a su organiser les différents services de l'armée improvisée en 1815 par Napoléon.

C'est encore une des gloires de l'époque impériale qui va quitter la scène. Depuis 1830, M. le baron Hulot n'a cessé d'être une des lumières nécessaires au Conseil d'État et au ministère de la guerre.

ALGER. — L'affaire dite des fourrages, à laquelle quelques journaux ont donné des proportions ridicules, est terminée par la mort du principal coupable. Le sieur Johann Wisch s'est tué dans sa prison, et son complice est en fuite ; mais il sera jugé par contumace.

Wisch, ancien fournisseur des armées, était un honnête homme, très-estimé, qui n'a pas supporté l'idée d'avoir été la dupe du sieur Chardin, le garde-magasin en fuite.

Et aux faits-Paris, on lisait ceci :

M. le maréchal ministre de la guerre, pour éviter à l'avenir tout désordre, a résolu de créer un bureau des subsistances en Afrique. On désigne un chef de bureau, M. Marneffe, comme devant être chargé de cette organisation.

La succession du baron Hulot excite toutes les ambitions. Cette direction est dit-on, promise à M. le comte Martial de la Roche-Hugon, député, beau-frère de M. le comte de Rastignac. M. Massol, maître des requêtes, serait nommé conseiller d'État, et M. Claude Vignon maître des requêtes.

De toutes les espèces de canards, la plus dangereuse pour les journaux de l'opposition, c'est le canard officiel. Quelques rusés que soient les journalistes, ils sont parfois les dupes volontaires ou involontaires de l'habileté de ceux d'entre eux qui, de la presse, ont passé, comme Claude Vignon, dans les hautes régions du pouvoir. Le journal ne peut être vaincu que par le journaliste. Aussi doit-on se dire, en travestissant Voltaire :

Le fait-Paris n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

CHAPITRE XXXI

Le départ du père prodigue.

Le maréchal Hulot ramena son frère, qui se tint sur le devant de la voiture, en laissant respectueusement son siège dans le fond. Les deux frères n'échangèrent pas une parole, Hector était anéanti. Le maréchal resta concentré, comme un homme qui rassemble ses forces et qui les bande pour soutenir un poids

écrasant. Rentré dans son hôtel, il amena, sans dire un mot et par des gestes impératifs, son frère dans son cabinet. Le comte avait reçu de l'empereur Napoléon une magnifique paire de pistolets de la manufacture de Versailles; il tira la boîte, sur laquelle était gravée l'inscription : *Donnée par l'empereur Napoléon au général Hulot, du secrétaire où il la mettait, et la montrait à son frère, il lui dit : Voilà ton médecin.*

Lisbeth, qui regardait par la porte entre-bâillée, courut à la voiture, et donna l'ordre d'aller au grand trot rue Plumet. En vingt minutes à peu près, elle amena la baronne, instruite de la menace du maréchal à son frère.

Le comte, sans regarder son frère, sonna pour demander son factotum, le vieux soldat qui le servait depuis trente ans.

— Beaupied, lui dit-il, amène-moi mon notaire, le comte Steinbock, ma nièce Hortense et l'agent de change du trésor. Il est dix heures et demie, il me faut tout ce monde à midi. Prends des voitures... Et va *plus vite que ça!*... dit-il en retrouvant une locution républicaine qu'il avait souvent à la bouche jadis. Et il fit la moue terrible qui rendait ses soldats attentifs quand il examinait les genêts de la Bretagne en 1799. (Voir les *Chouans*.)

— Vous serez obéi, maréchal, dit Beaupied en mettant le revers de sa main à son front.

Sans s'occuper de son frère, le vieillard revint dans son cabinet, prit une clef cachetée dans un secrétaire, et ouvrit une cassette en malachite plaquée sur acier, présent de l'empereur Alexandre. Par ordre de l'empereur Napoléon, il était venu rendre à l'empereur russe des effets particuliers pris à la bataille de Dresde, et contre lesquels Napoléon espérait obtenir Vandamme. Le czar récompensa magnifiquement le général Hulot en lui donnant cette cassette, et lui dit qu'il espérait pouvoir un jour avoir la même courtoisie pour l'empereur des Français; mais il garda Vandamme. Les armes impériales de Russie étaient en or sur le couvercle de cette boîte garnie tout en or. Le maréchal possédait cent cinquante-deux mille francs! Il laissa échapper un mouvement de satisfaction. En ce moment, madame Hulot entra, dans un état à attendrir des juges politiques. Elle se jeta sur Hector, en regardant la boîte de pistolets, et le maréchal, alternativement, d'un air son-

— Ou'avez-vous contre votre frère? Que vous a fait mon mari? dit-elle d'une voix si vibrante que le maréchal l'entendit.

— Il nous a déshonorés tous, répondit le vieux soldat de la république qui rouvrit par cet effort une de ses blessures. Il a volé l'Etat! Il m'a rendu mon nom odieux; il me fait souhaiter de mourir, il m'a tué. Je n'ai de force que pour accomplir la restitution!... J'ai été humilié devant le Comte de la République, devant l'homme que j'estime le plus, et à qui j'ai donné injustement un démenti, le prince de Wissembourg!... Est-ce rien, cela? Voilà son compte avec la patrie!

— A sa famille maintenant! reprit-il. Il vous arrache le pain que je vous gardais, le fruit de trente ans d'économies, le trésor des privations du vieux soldat! Voilà ce que je vous destinais! dit-il en montrant les billets de banque. Il a tué son oncle Fischer, noble et digne enfant de l'Alsace, qui m'a pas, comme lui, pu soutenir l'idée d'une tache à son nom de paysan. Enfin! Dieu, par une clémence adorable, lui avait permis de choisir un ange entre toutes les femmes; il a eu le bonheur inouï de prendre pour épouse une Adeline! et il l'a trahie, il l'a abreuvée de chagrins, il l'a quittée pour des catins, pour des gourgandines, pour des sauteuses, des actrices, des cadines, des Josépha, des Marnette. Et voilà l'homme de qui j'ai fait mon enfant, mon orgueil! Va, malheureux, sois accepté, la vie infâme que tu l'es faite, sois! Moi! je n'ai pas la force de mander un frère que j'ai tant aimé; je suis aussi faible pour lui que vous l'êtes, Adeline; mais qu'il ne repousse plus devant moi, je lui défends d'assister à mon convoi, de suivre mon cercueil. Qu'il ait la pudeur du crime, s'il n'en a pas le remords.

Le maréchal, devenu bête, se laissa tomber sur le divan de son cabinet, épuisé par ces solennelles paroles. Et pour la première fois de sa vie peut-être, deux larmes roulèrent de ses yeux et sillonnèrent ses joues.

— Mon pauvre oncle Fischer! s'écria Lisbeth, qui se mit à pleurer et à se mouvoir sur les yeux.

— Mon frère! dit Adeline en venant s'agenouiller devant le maréchal, vivez pour moi? Aidez-moi dans l'œuvre que j'entre-

prendrai de réconcilier Hector avec la vie, de lui faire racheter ses fautes!...

— Lui ! dit le maréchal, s'il vit, il n'est pas au bout de ses crimes ! Un homme qui a méconnu une Adeline, et qui a écarté en lui les sentiments du vrai républicain, cet amour du pays, de la famille et du pauvre que je m'efforçais de lui inculquer, cet homme est un monstre, un pourreau... Emmenez-le, si vous l'aimez encore, car je sens en moi une voix qui me crie de charger mes pistolets et de lui faire sauter la cervelle ! En le tuant, je vous sauverais tous, et je le sauverais de lui-même.

Le vieux maréchal se leva par un mouvement si redoutable, que la pauvre Adeline s'écria : — Viens, Hector ! Elle saisit son mari, l'emmena, quitta la maison, entraînant le baron si défait, qu'elle fut obligée de le mettre en voiture pour le transporter rue Phémet, où il prit le lit. Cet homme, quasi déssous, y resta plusieurs jours, refusant toute nourriture sans dire un mot. Adeline obtenait à force de larmes qu'il avalât des bouillottes ; elle le gardait, assise à son chevet, et ne sentant plus, de tous les sentiments qui naguère lui remplissaient le cœur, qu'une pitié profonde.

A midi et demi, Lisbeth introduisit dans le cabinet de son cher maréchal, qu'elle ne quittait pas, tant elle fut effrayée des changements qui s'opéraient en lui, le notaire et le comte Steinbock.

— Monsieur le comte, dit le maréchal, je vous prie de signer l'autorisation nécessaire à ma nièce, votre femme, pour vendre une inscription de rentes dont elle ne possède encore que la nue propriété. Mademoiselle Fischer, vous acquiescerez à cette vente en abandonnant votre usufruit.

— Oui, cher comte, dit Lisbeth sans hésiter.

— Bien, ma chère, répondit le vieux soldat. J'espère vivre assez pour vous récompenser. Je ne doutais pas de vous ; vous êtes une vraie républicaine, une fille du peuple.

Il prit la main de la vieille fille et y mit un baiser. Monsieur Hannequin, dit-il au notaire, faites l'acte nécessaire sous forme de procuration ; que je l'ai d'ici à deux heures, afin de pouvoir vendre la rente à la Bourse d'aujourd'hui. Ma

nièce, la comtesse, a le titre ; elle va venir, elle signera l'acte quand vous l'apporterez, ainsi que mademoiselle. Monsieur le comte vous accompagnera chez vous pour vous donner sa signature.

L'artiste, sur un signe de Lisbeth, salua respectueusement le maréchal et sortit.

Le lendemain, à dix heures du matin, le comte de Forzheim se fit annoncer chez le prince de Wissembourg et fut aussitôt admis.

— Eh bien ! mon cher Hulot, dit le maréchal Cottin en présentant les journaux à son vieux ami, nous avons, vous le voyez, sauvé les apparences... Lisez.

Le maréchal Hulot posa les journaux sur le bureau de son vieux camarade et lui tendit deux cent mille francs.

Voici ce que mon frère a pris à l'État, dit-il.

— Quelle folie ! s'écria le ministre. Il nous est impossible, ajouta-t-il en prenant le cornet que lui présenta le maréchal et lui parlant dans l'oreille, d'opérer cette restitution. Nous serions obligés d'avouer les concussions de votre frère, et nous avons tout fait pour les cacher...

— Faites-en ce que vous voudrez ; mais je ne veux pas qu'il y ait dans la fortune de la famille Hulot un liard de volé dans les deniers de l'État, dit le comte.

— Je prendrai les ordres du roi à ce sujet. N'en parlons plus, répondit le ministre en reconnaissant l'impossibilité de vaincre le sublime entêtement du vieillard.

— Adieu, Cottin, dit le vieillard en prenant la main du prince de Wissembourg, je me sens l'âme gelée... Puis, après avoir fait un pas, il se retourna, regarda le prince qu'il vit ému fortement ; il ouvrit les bras pour l'y serrer, et le prince embrassa le maréchal. — Il me semble que je dis adieu, dit-il, à toute la Grande-Armée en ta personne...

— Adieu donc, mon bon et vieux camarade ! dit le ministre.

— Oui, adieu, car je vais où sont tous ceux de nos soldats que nous avons pleurés...

En ce moment, Claude Vignon entra. Les deux vieux débris des phalanges napoléoniennes se saluèrent gravement en faisant disparaître toute trace d'émotion.

— Vous avez dû, mon prince, être content des journaux, dit le futur maître des requêtes. J'ai manœuvré de manière à faire croire aux feuilles de l'opposition qu'elles publiaient nos secrets.

— Malheureusement, tout est inutile, répliqua le ministre qui regarda le maréchal s'en allant par le salon. Je viens de dire un dernier adieu qui m'a fait bien mal. Le maréchal Hulot n'a pas trois jours à vivre, je l'ai bien vu d'ailleurs, hier. Cet homme, une de ces probités divines, un soldat respecté par les boulets malgré sa bravoure... tenez... là sur ce fauteuil... a reçu le coup mortel, et de ma main, par un papier !... Sonnez et demandez ma voiture. Je vais à Neuilly, dit-il en serrant les deux cent mille francs dans son portefeuille ministériel.

Malgré les soins de Lisbeth, trois jours après, le maréchal Hulot était mort. De tels hommes sont l'honneur des partis qu'ils ont embrassés. Pour les républicains, le maréchal était l'idéal du patriotisme ; aussi se trouvèrent-ils tous à son convoi, qui fut suivi d'une foule immense. L'armée, l'administration, la cour, le peuple, tout le monde vint rendre hommage à cette haute vertu, à cette intacte probité, à cette gloire si pure. N'a pas, qui veut, le peuple à son convoi. Ces obsèques furent marquées par un de ces témoignages pleins de délicatesse, de bon goût et de cœur, qui, de loin en loin, rappellent les mérites et la gloire de la noblesse française. Derrière le cercueil du maréchal on vit le vieux marquis de Montauran, le frère de celui qui, dans la levée de boucliers des Chouans en 1799, avait été l'adversaire et l'adversaire malheureux de Hulot. Le marquis, en mourant sous les balles des bleus, avait confié les intérêts de son jeune frère au soldat de la république. (Voir les *Chouans*). Hulot avait si bien accepté le testament verbal du noble, qu'il réussit à sauver les biens de ce jeune homme, alors émigré. Ainsi l'hommage de la vieille noblesse française ne manqua pas au soldat qui, neuf ans auparavant, avait vaincu Madame.

Cette mort, arrivée quatre jours avant la dernière publication de mariage, fut pour Lisbeth le coup de foudre qui brûla la moisson engrangée avec la grange. La Lorraine, comme il arrive souvent, avait trop réussi. Le maréchal était mort des coups portés à cette famille par elle et madame Marneffe. La haine de la vieille fille, qui semblait assouvie par le succès, s'accrut de toutes ses espérances trompées. Lisbeth alla pleurer de rage

chez madame Marneffe ; car elle fut sans domicile, le maréchal ayant subordonné la durée de son bail à celle de sa vie. Crevel, pour consoler l'amie de sa Valérie, en prit les économies, les doubla largement, et plaça ce capital en cinq pour cent, en lui donnant l'usufruit et mettant la propriété au nom de Célestine. Grâce à cette opération, Lisbeth posséda deux mille francs de rentes viagères. On trouva, lors de l'inventaire, un mot du maréchal à sa belle-sœur, à sa nièce Hortense, et à son neveu Victorin, qui les chargeait de payer, à eux trois, douze cents francs de rentes viagères, à celle qui devait être sa femme, mademoiselle Lisbeth Fischer.

Adeline, voyant le baron entre la vie et la mort, réussit à lui cacher pendant quelques jours le décès du maréchal ; mais Lisbeth vint en deuil, et la fatale vérité lui fut révélée onze jours après les funérailles. Ce coup terrible rendit de l'énergie au malade, il se leva, trouva toute sa famille réunie au salon, habillée en noir, et elle devint silencieuse à son aspect. En quinze jours, Hulot, devenu maigre comme un spectre, offrit à sa famille une ombre de lui-même.

— Il faut prendre un parti, dit-il d'une voix éteinte en s'asseyant sur un fauteuil et regardant cette réunion où manquaient Crevel et Steinbock.

— Nous ne pouvons plus rester ici, faisait observer Hortense au moment où son père se montra, le loyer est trop cher.

— Quant à la question du logement, dit Victorin en rompant ce pénible silence, j'offre à ma mère.

En entendant ces mots, qui semblaient l'exclure, le baron releva sa tête inclinée vers le tapis où il contemplait les fleurs sans les voir, et jeta sur l'avocat un déplorables regard. Les droits du père sont toujours si sacrés, même lorsqu'il est infâme et dépouillé d'honneur, que Victorin s'arrêta.

— A votre mère... reprit le baron. Vous avez raison, mon fils !

— L'appartement au-dessus du nôtre, dans notre pavillon dit Célestine, achevant la phrase de son mari.

— Je vous gêne, mes enfants ?... dit le baron avec la douceur des gens qui se sont condamnés eux-mêmes. Oh ! soyez sans inquiétude pour l'avenir, vous n'aurez plus à vous plaindre

de votre père. Le baron fit un signe à Lisbeth, qui vint, et il l'embrassa au front. Puis il se retira dans sa chambre, où Adeline, dont l'inquiétude était poignante, le suivit.

— Mon frère avait raison, Adeline, lui dit-il en la prenant par la main. Je suis indigne de la vie de famille. Je n'ai pas osé bénir autrement que dans mon cœur mes pauvres enfants, dont la conduite a été sublime; dis-leur que je n'ai pu que les embrasser; car, d'un homme infâme, d'un père qui devient l'assassin, le fléau de la famille, au lieu d'en être le protecteur et la gloire, une bénédiction pourrait être funeste; mais je les bénirai de loin, tous les jours. Quant à toi, Dieu seul, car il est tout-puissant, peut te donner des récompenses proportionnées à tes mérites. Je te demande pardon, dit-il en s'agenouillant devant sa femme, lui prenant les mains et les mouillant de larmes.

— Hector! Hector! tes fautes sont grandes; mais la miséricorde divine est infinie, et tu peux tout réparer en restant avec moi. Relève-toi dans des sentiments chrétiens, mon ami... Je suis ta femme et non ton juge. Je suis ta chose, fais de moi tout ce que tu voudras, mène-moi où tu iras, je me sens la force de te consoler, de te rendre la vie supportable, à force d'amour, de soins et de respect. Nos enfants sont établis, ils n'ont plus besoin de moi. Laisse-moi tâcher d'être ton amusement, ta distraction. Permits-moi de partager les peines de ton exil, de ta misère, pour les adoucir. Je te serai toujours bonne à quelque chose, ne fût-ce qu'à l'épargner la dépense d'une servante...

— Me pardonnes-tu, ma chère et bien-aimée Adeline?

— Oui; mais, mon ami, relève-toi!

— Eh bien! avec ce pardon, je pourrai vivre! reprit-il en se relevant. Je suis rentré dans notre chambre pour que nos enfants ne fussent pas témoins de l'abaissement de leur père. Ah! voir tous les jours devant soi un père, criminel comme je le suis, il y a quelque chose d'épouvantable qui ravale le pouvoir paternel et qui dissout la famille. Je ne puis donc rester au milieu de vous, je vous quitte pour vous épargner l'odieux spectacle d'un père sans dignité. Ne t'oppose pas à ma fuite, Adeline. Ce serait armer toi-même le pistolet avec lequel je me ferais sauter la cervelle... Enfin, ne me suis pas dans ma retraite, tu me priverais de la seule force qui me reste, celle du remords.

L'énergie d'Hector imposa silence à la mourante Adeline. Cette femme, si grande au milieu de tant de ruines, puisait son courage dans son intime union avec son mari; car elle le voyait à elle, elle apercevait la mission sublime de le consoler, de le rendre à la vie de famille, et de le reconquérir avec lui-même.

Hector, tu veux donc me laisser mourir de désespoir, d'anxiétés, d'inquiétudes? dit-elle en se voyant enlever le principe de sa force.

— Je te reviendrai, ange descendu du ciel, je crois, exprès pour moi; je vous reviendrai, sinon riche, du moins dans l'aisance. Écoute, malheure Adeline, je ne puis rester ici par une foule de raisons. D'abord, ma pension, qui sera de dix mille francs, est engagée pour quatre ans; je m'en tiens, rien. Ce n'est pas tout; j'ai sous le comp. de la contrainte par corps dans quelques jours, à cause des lettres de change souscrites à Vauvinet. Ainsi, j'ai dû tout présenter jusqu'à ce que mon fils, à qui j'avais laissé des instructions précises, ait racheté ces titres. Ma disparition aidera puissamment cette opération. Lorsque ma pension de retraite sera libre, lorsque Vauvinet sera payé, j'en reviens. Tu déchiffres le secret de mon exil. Sois tranquille, ne pleure pas, Adeline. Il ne s'agit que d'un mois.

— Où iras-tu? que feras-tu? que deviendras-tu? qui te soignera? toi qui n'es plus qu'une ombre? Laisse-moi disparaître avec toi, nous nous irons enlever, dit-elle.

— Eh bien! nous allons voir, répondit-il.

Le baron sonna, donna l'ordre à Mariette de rassembler tous ses effets, de les mettre secrètement et promptement dans des malles. Puis il pria sa femme, après l'avoir embrassée avec une effusion de tendresse à laquelle elle n'était pas habituée, de le laisser un moment seul pour écrire les instructions dont avait besoin Victorin, en lui promettant de ne quitter la maison qu'à la nuit et avec elle. Dès que la baronne fut rentrée au salon, le fin vieillard passa par le cabinet de toilette, gagna l'antichambre et sortit en remettant à Mariette un carré de papier sur lequel il avait écrit: « Adressez mes malles par le chemin de fer de Corbeil, à monsieur Hector, bureau restant, à Corbeil. » Le baron, monté dans un fiacre, courait déjà dans Paris lorsque

Mariette vint montrer à la baronne ce mot, en lui disant que monsieur venait de sortir. Adeline s'élança dans la chambre en tremblant plus fortement que jamais; ses enfants, effrayés, l'y suivirent en entendant un cri perçant. On releva la baronne évanouie, il fallut la mettre au lit, car elle fut prise d'une fièvre nerveuse qui la tint entre la vie et la mort pendant un mois.

— Où est-il? était la seule parole qu'on obtenait d'elle.

Les recherches de Victorin furent infructueuses. Voici pourquoi. Le baron s'était fait conduire à la place du Palais-Royal. Là, cet homme qui retrouva tout son esprit pour accomplir un dessein prémédité pendant les jours où il était resté dans son lit, anéanti de douleur et de chagrin, traversa le Palais-Royal, et alla prendre une magnifique voiture de remise, rue Joquelet. D'après l'ordre reçu, le cocher, entra rue de la Ville-l'Évêque, au fond de l'hôtel Josépha, dont les portes s'ouvrirent au cri du cocher pour cette splendide voiture. Josépha vint, amenée par la curiosité; son valet de chambre lui avait dit qu'un vieillard impotent, incapable de quitter sa voiture, la priait de descendre pour un instant.

— Josépha, c'est moi!...

L'illustre cantatrice ne reconnut son Hulot qu'à la voix.

— Comment, c'est toi! mon pauvre vieux?... Ma parole d'honneur, tu ressembles aux pièces de vingt francs que les juifs d'Allemagne ont lavées et que les changeurs refusent.

— Hélas! oui, répondit Hulot, je sors des bras de la mort! Mais tu es toujours belle, toi! seras-tu bonne?

— C'est selon, tout est relatif! dit-elle.

— Écoute-moi, reprit Hulot. Peux-tu me loger dans une chambre de domestique, sous les toits, pendant quelques jours? Je suis sans un liard, sans espérance, sans pain, sans pension, sans femme, sans enfants, sans asile, sans honneur, sans courage, sans ami, et, pis que tout cela! sous le coup de lettres de change...

— Pauvre vieux! c'est bien des sans! Es-tu aussi sans lutte?

— Tu ris, je suis perdu! s'écria le baron. Je comptais cependant sur toi, comme Gourville sur Ninon.

— C'est, m'a-t-on dit, demanda Josépha une femme du monde

qui t'a mis dans cet état-là? Les farceuses s'entendent mieux que nous à la plumaison du dindé!... Oh! te voilà comme une carcasse abandonnée par les corbeaux... on voit le jour à travers!

— Le temps presse! Josépha!

— Entre, mon vieux! je suis seule, et mes gens ne te connaissent pas. Renvoie ta voiture. Est-elle payée?

— Oui, dit le baron en descendant appuyé sur le bras de Josépha.

— Tu passeras, si tu veux, pour mon père, dit la cantatrice prise de pitié.

Elle fit asseoir Hulot dans le magnifique salon où il l'avait vue la dernière fois.

— Est-ce vrai, vieux, reprit-elle, que tu as tué ton frère et oncle, ruiné ta famille, surhypoqué ton la maison de tes enfants et mangé la grenouille du gouvernement en Afrique avec la princesse?

Le baron inclina tristement la tête.

— Eh bien! j'aime cela! s'écria Josépha, qui se leva pleine d'enthousiasme. C'est un *brûlage* général! C'est Sardanapale! c'est grand! c'est complet! On est une canaille, mais on a du cœur. Eh bien! moi, j'aime mieux un mange-tout passionné comme toi pour les femmes, que ces froids banquiers sans âmes qu'on dit vertueux et qui ruinent des milliers de familles avec leurs rails qui sont de l'or pour eux et du fer pour les *Gogos*! Toi, tu n'as ruiné que les tiens, tu n'as disposé que de toi! et puis, tu as une excuse, et physique et morale...

Elle se posa tragiquement et dit:

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

— Et voilà! ajouta-t-elle en pirouettant.

Hulot se trouvait absous par le vice, le vice lui souriait au milieu de son luxe effréné. La grandeur des crimes était là, comme pour les jurés, une circonstance atténuante.

— Est-elle jolie, ta femme du monde, au moins? demanda

la cantatrice en essayant pour la première audition, de distraire Hulot dont la douleur la payrait.

— Ma foi, presque autant que toi! répondit finement le baron.

— Et, bien farce? m'a-t-on dit. Que te faisais-tu donc? Est-elle plus drôle que moi?

— Non parlons plus, dit Hulot.

— On dit qu'elle a engraissé mon Crevel, le petit Steinbock et un magnifique Brésien.

— C'est bien possible.

— Elle est dans un hôtel aussi joli que celui-ci, donne par Crevel. Cette gueuse-là, c'est mon prévôt, elle achève les gens que j'ai enlames! Voilà, vieux, pourquoi je suis si curieuse de savoir comment elle est, le j'ai entrevue en caleche au bois, mais de loin... C'est, ma, dit Carabine, une voleuse, une voleuse!

— Essaye de manger Crevel, mais elle ne pourra que le grignoler.

— Crevel est un rat! un rat! un bonhomme qui dit toujours oui, et qui n'en fait qu'à sa tête. Il est vaniteux, il est passionné mais son argent est froid. On n'a rien de ces cadets-là que mille ou

trois mille francs par mois, et ils s'arrêtent devant la grosse dépense comme des ânes devant une rivière. Ce n'est pas

comme toi, mon vieux, tu es un homme à passions, on te ferait vendre la patrie! Aussi, vois-tu, je espère te faire tout faire pour toi! Tu es mon père, tu m'as lancée! Il est sacré! Quo te fût-il? Veux-tu cent mille francs? ou six cent mille francs? ou

perament pour te les gagner? Quant à te donner ma pâtée et la niche, ce n'est rien! Tu auras ton couvert mis ici tous les jours, tu pourras prendre une belle chambre au second, et tu auras cent

écus par mois pour ta poche.

— Le baron, touché de cette révélation, eut un dernier accès de noblesse.

— Non, ma petite, non, je ne suis pas venu pour me faire entretenir, dit-il.

— A ton âge, c'est un fier triomphe! dit-elle.

— Voici ce que je désire, mon enfant. Ton duc d'Hérouville a d'immenses propriétés en Normandie, et je voudrais être son régisseur, sous le nom de Thoul. J'ai la capacité d'homme

libre, car on prend à son gouvernement, on ne vole pas pour cela dans une classe.

— Hé! hé! fit Josépha, qui a bu boira! —

— Enfin, je ne demande qu'à vivre inconnu pendant trois ans...

— Ça c'est l'affaire d'un instant, ce soir, après dîner, dit Josépha, je n'ai qu'à parler. Le duc m'épouserait si je voulais.

— Non, c'est impossible, son estime. C'est un duc de la haute école. C'est noble, c'est distingué, c'est grand comme Louis XIV et comme Napoléon mis l'un sur l'autre, quoique

nain. Et puis, j'ai fait comme la Schontz avec Rochefort: par mes conseils, il vient de gagner deux millions. Mais, écoute-moi, mon vieux pistolet!... Je te connais, tu aimes les femmes,

et tu courras la-bas après les petites Normandes qui sont des filles superbes; tu te feras casser les os par les gars ou par les

pères, et le duc sera forcé de te dégoûter. Est-ce que je ne vois pas à la manière dont tu me regardes, que le jeune

homme n'est pas encore tué chez toi, comme a été Fénélon?

Cette règle n'est pas ton affaire. On ne rompt pas comme on veut, vois-tu, vieux, avec Paris, avec nous autres! Tu creveras d'ennui à Hérouville.

— Que devenir? demanda le baron, car je ne veux rester chez toi que le temps de prendre un parti.

— Voyons, veux-tu que je te case à mon idée? Écoute, veux-tu, chauffeur! —

Il te faut des femmes. Ça console de tout. Écoute-moi bien. Au bas de la Courtille, rue Saint-Maur, du Temple, je connais une pauvre fille qui possède un trésor: une

petite fille, plus jolie que je ne l'étais à seize ans!... Ah! ton

œil flambe déjà! Ça travaille seize heures par jour à broder des étoffes précieuses pour les marchands de soieries et ça gagne

seize sous par jour, un sou par heure, une misère! Et ça

mange comme les Irlandais des pommes de terre, mais frites dans de la graisse de rat, du paix cinq fois la semaine, ça boit

de l'eau de l'Ourcq aux tuyaux de la ville, parce que l'eau de la Seine est trop chère, et ne peut pas avoir d'établissement à son

compte, faute de six ou sept mille francs. Ça ferait les cent hor-

reurs pour avoir sept ou huit mille francs. Ta famille et ta

femme t'embêtent, n'est-ce pas? D'ailleurs, on ne peut pas

se voir rien là où l'on était, dieu. Un père sans argent et sans

honneur, ça s'empaille et ça se met derrière un village.

Le baron ne put s'empêcher de sourire à ces atroces plaisanteries.

— Eh bien ! la petite Bijou vient demain m'apporter une robe de chambre brodée, un amour, ils y ont passé six mois, personne n'aura pareille étoffe ! Bijou m'aime, car je lui donne des friandises et mes vieilles robes. Puis l'envoie des bons de pain, des bons de bois et de viande à la famille, qui casserait pour moi les deux tibias à un premier sujet si je voulais. Je tâche de faire un peu de bien ! Ah ! je sais ce que j'ai souffert quand j'avais faim ! Bijou m'a versé dans le cœur ses petites confidences. Il y a chez cette petite fille l'étoffe d'une figurante de l'Ambigu-Comique. Bijou rêve de porter de belles robes comme les miennes, et surtout d'aller en voiture. Je lui dirai : — Ma petite, veux-tu d'un monsieur de... — *Qu'éque t'as ?*... demandait-elle en s'interrompant, soixante-douze...

— J'en ai plus d'âge !

— Veux-tu lui dirai-je, d'un monsieur de soixante-douze ans, bien propre, qui ne prend pas de tabac, sain comme mon œil, qui vaut un jeune homme ? tu le marieras avec lui au treizième, il vivra bien gentiment avec vous, il vous donnera sept mille francs pour être à votre compte, il te menlera un appartement tout en acajou ; puis, si tu es sage, il te mènera quelquefois au spectacle. Il te donnera cent francs par mois pour toi, et cinquante francs pour la dépense ! Je connais Bijou, c'est moi-même à quatorze ans ! J'ai sauté de joie quand cet abominable Crével m'a fait ces atroces propositions-là ! Eh bien ! vieux, tu seras emballé là pour trois ans. C'est sage, c'est honnête, et ça aura d'ailleurs des illusions pour trois ou quatre ans, pas plus.

Hulot n'hésitait pas, son parti de refuser était pris ; mais, pour remercier la bonne et excellente cantatrice qui faisait le bien à sa manière, il eut l'air de balancer entre le vice et la vertu.

— Ah ça ! tu restes froid comme un pavé en décembre ! reprit-elle étonnée. Voyons ! tu fais le bonheur d'une famille composée d'un grand-père qui trotte, d'une mère qui s'use à travailler, et de deux sœurs, dont une fort laide, qui gagnent à elles deux trente-deux sous en se tuant les yeux. Ça compense

le malheur dont tu es la cause chez toi, tu rachètes tes fautes en t'amusant comme une lorette à Mabilly.

Hulot, pour mettre un terme à cette séduction, fit le geste de compter de l'argent.

— Sois tranquille sur les voies et moyens, reprit Josépha. Mon duc te prêtera dix mille francs ; sept mille pour un établissement de broderie au nom de Bijou, trois mille pour le mobilier, et tous les trois mois tu trouveras six cent cinquante francs ici sur un billet. Quand tu recouvreras ta pension, tu rendras au duc ces dix-sept mille francs-là. En attendant, tu seras heureux comme un coq en pâte, et perdu dans un trou à ne pas pouvoir être trouvé par la police ! Tu te mettras en grosse redingote de castorine, tu auras l'air d'être un propriétaire aisé du quartier. Nomme-toi Thoul, si c'est ta fantaisie. Moi, je te donne à Bijou comme un de mes oncles venu d'Allemagne en faillite ; et tu seras chouchouté comme un dieu. Voilà, papa !... Qui sait ? Peut-être ne regretteras-tu rien ? Si par hasard tu t'ennuyais, garde une de tes belles pelures, tu viendras ici me demander à dîner et passer la soirée.

— Moi, qui voulais devenir vertueux, range ?... Tiens, fais-moi prêter vingt mille francs, et je pars faire fortune en Amérique à l'exemple de mon ami d'Aiglemont quand Nucingen l'a ruiné.

Tout s'écria Josépha, laisse donc les mœurs aux épiciers, aux simples fourbours, aux citoyens français qui n'ont que la vertu pour se faire valoir ! Toi ! tu es né pour être autre chose qu'un jobard, tu es en homme ce que je suis en femme : un génie gouapeur.

— La nuit porte conseil, nous causerons de tout cela demain.

— Tu vas dîner avec le duc. Mon d'Hérouville te recevra poliment, comme si tu avais sauvé l'Etat ! et demain tu prendras un parti. Allons, de la gaieté, mon vieux ! La vie est un vêtement : quand il est sale, on le brosse ! quand il est troué, on le raccommode, mais on reste vêtu tant qu'on peut !

Cette philosophie du vice et son entraînement dissipèrent les chagrins cuisants de Hulot.

Le lendemain, à midi, après un succulent déjeuner, Hulot vit entrer un de ces vivants chefs-d'œuvre que Paris, seul au

